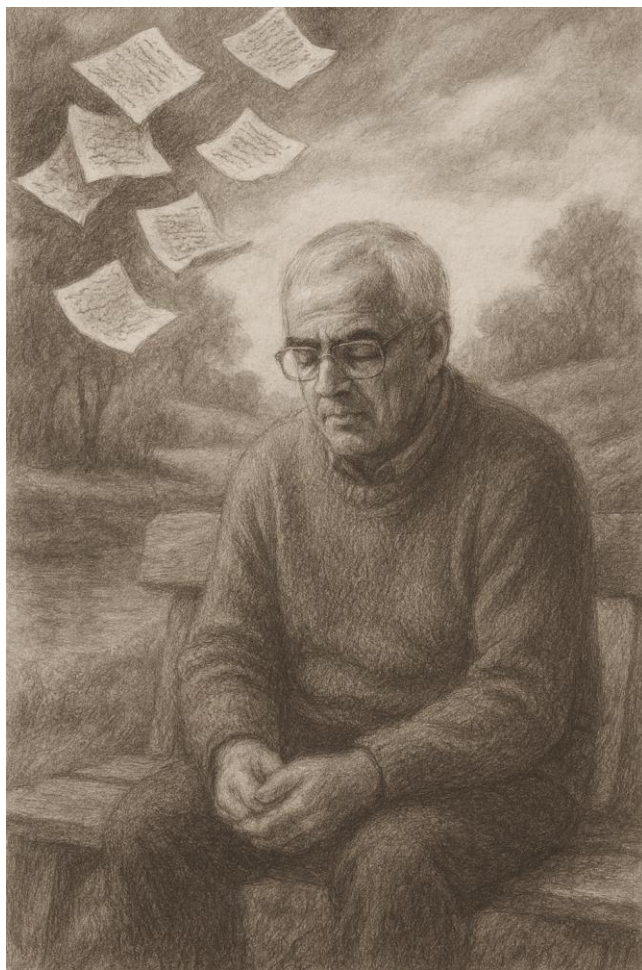


DENIS CLARINVAL

FRAGMENTS



D'après d'anciens textes rimés et en alexandrins

PRELUDE

LETTRE À TRAKL

Un soir d'automne,

Là où du monde ne reste que la poussière

Georg,

tu avais encore des arbres, la sœur lunaire, ta barque sur

L'étang, des draps de neige, tachés de sang bien sûr, des lueurs

Bleues, couleur du ciel nocturne et des ténèbres, l'obscur,

Des chevaux sauvages, dans la nuit forestière, sentes nocturnes,

Un monde brisé, éclats d'un miroir de tes propres songes, rêves,

Mais brillait encore, une lumière, fragile, malade, tissée d'épines.

Tu pouvais chanter, un murmure échappé du haut de tes chemins

Les plus sombres, les mots avaient une chair, celle d'une étoile

Ou d'un crapaud, un mur en ruines, des marches trop glissantes, un

Jardin d'été devenu larmes d'automnes, du sang au vin mêlé.

Moi, je n'ai pas cela, Il ne reste que la poussière, sèche, des

Machines tumultueuses, broyantes, inhumaines, des visages

Vides, noyés dans les cycles du béton, cimetière du nouveau

Monde, modernité cruelle, sans foi et sans raison, tragique ;

La lumière ici ne se couche plus, elle s'éteint comme une vague

Se retire et, derrière elle, rien, même pas une ombre, une trace.

Tu entendais encore la Mère, le moine, l'enfant pleurant dans
Les couloirs, présences en décomposition, mais là encore, les
Ruines d'un monde qui se déchire dans la chute du langage.

Moi, je n'entends plus personne, et s'il y a des voix, elles ne disent
Rien, elles fonctionnent comme des rouages dans un désert de sable.
Tu nommais les saints, tu savais leurs prénoms, tu lançais des pierres
au ciel et les dieux, enfuis, tu leur disais ton amertume, tes pleurs de sel.
Moi, je ne reproche rien, je n'ai personne à accuser, ni dieu ni maître,
Aucun temple à profaner, aucun ciel à maudire, tout juste un souffle à
Préserver, sans couleur, sans cri, un mot absent qui se colle à ma gorge.

Tu as sombré dans la couleur, le bleu nocturne que palissait la lune,
Le blanc du visage de la sœur, lueur fragile au cœur de l'enfouissement
Du monde, mais moi je tiens dans l'absence, dans le gris de la cendre
comme un poumon qui voudrait oublier qu'il peut encore respirer.
La nuit, ce tombeau de tes rêves enfouis, avait encore une musique.
La mienne est muette, et pourtant, je te le jure, il reste, dans ce silence opaque, un
tremblement, non ce n'est pas la beauté mais une persévérance.
Alors écoute, depuis cette autre rive qui borde le noir étang où s'est noyé
Le monde : je ne cherche pas à te rejoindre, je marche là où ta chute a laissé Pour moi une
place, je creuse la cendre, et si je trouve un dernier mot,
Non il ne brillera pas, il ne fendra pas la nuit épaisse mais il tiendra.

IMPOSSIBLE HUMANITE

De la ville qui sombrait la nuit tombante n'avait gardé
Que des murs sombres et les étoiles, absentes, ne rêvaient
Plus d'un jour nous éclairer ; seule la lune veillait encore, pâle
Comme la mort, sur le désert nocturne. J'arrivais de nulle part
Dans ces faubourgs éteints, je marchais, errant sans but, sur
Des pavés sans âme, chemins sans destinée, pour exister si peu
Encore, je n'étais que les pieds d'un passant de la nuit, sans
Mains et sans cervelle, plus muet que les pierres écrasées sous
Mes pas. Un vieux mur sans avenir avait bu tous les mots,
Le monde s'était couché dans l'indicible, plié sous le poids de
L'obscur, et rien n'était, seulement des ombres glissant de
Façade en façade, fuyant comme des rats affolés que rien ne
Pourchassait, ni souffle ni bruissement : le vent n'était plus
À ce monde. Au pied d'un chêne en pleurs un banc était couvert
De feuilles, larmes d'automne, un homme était assis, sans âge,
Planté là avec cet arbre qui le couvrait de sa dépouille comme si
L'homme n'était qu'un tas de feuilles, mortes et flétries, obscènes,
Tombées d'un automne avancé au cœur même du printemps.
Un loup grignait ses chevies, sans rage, plus patient que les morts
Qui croient encore à leur salut, la ville est le cimetière d'une
Impossible humanité. Au clocher de l'église une horloge a brisé
Le cours des heures fuyant comme des torrents, les hommes

Sont les épaves du temps. Dans un parc abandonné j'ai frôlé
Les statues de dieux rongés par leur absence, mon manteau
S'est noirci de la poussière divine, de cendres l'espérance échue
De leurs regards sans yeux, une peau tendue sur des ossements
De pierre, gravas : le ciel est tombé sur la terre, couvrant de son
Linceul les ruines d'une indécence, sans aveux, sans remords.

SANS NOM

L'âme est de l'étranger sur cette terre pierreuse, un vagabond
De l'invisible, pécheur d'étoiles s'éteignant dans ses mains mortes
Sitôt ravies. Fuyante est la lueur fragile arrachée aux obscurités les plus
Profondes. La bouche est pourrissante, un fruit trop mûr quand la nuit
Se nourrit de rêves. Et voici qu'ils éclatent comme des sanglots, ces mots
De l'intérieur, lumières éteintes dans le fond de la gorge quand la détresse
Devient muette. Est-il au mal un mot qui lui convienne ? Un cri
Plutôt, une insulte aux espérances futilles, aux lumières incandescentes
D'un affront satanique ; diaboliques les réverbères qui font danser la nuit
Sur des rengaines d'impossibles saluts.

De sang les jardins de l'enfance aux arbres comblés de fruits ; de sang
Les rires de l'innocent aux saveurs de la vie ; de sang les yeux muets
Caressés de merveilles ; de sang malices des premiers jours à l'aube
Du tourment ; de sang toutes ces promesses d'un ciel vêtu d'azur ;
De sang les mains d'une mère tendues à son enfant ; de sang la gloire

Des pères au retour de l'effort ; de sang tout ce qui fut et jamais

Ne sera. Cruauté ! La vie est assassine de ce qu'on a rêvé.

La joie se meurt dans la maison des pères, impossible origine

Dont s'est nourri l'espoir de revenir chez soi : c'est au cimetière

Que l'homme prend sa naissance. Dans le silence des morts et

L'ombre de la pierre, un écrin de chardons que ne foule aucun pied,

Un puits aride ombragé d'aubépine, anobli d'un sureau qui n'eut jamais de fruits.

De ruines est la maison de nos pères oubliés, de poussière l'enfant

Né dans l'absence d'une possible origine, brisé le miroir des demains

Enchantés et mangée par la terre les beautés ensevelies ; fantomatique

La sœur dérobée aux épines et glissant sur les murs de son ombre

Argentés ; de larmes les chants du frère par l'obscur dérobé, osseux

Les vieillards quand dans leurs bras les sœurs déposent leur agonie.

Moisissure ! Ophélie, que reste-t-il de ta beauté ? Depuis longtemps

Déjà les vers ont mangé ton cerveau, fait de ton crâne une cabane

Sombre ouverte à tous les vents. Te croyais-tu promise au désir

Souverain, celui des dieux et des démons ? La terre était

Ta seule promesse, celle de ta pourriture et de tes os blanchis.

Que reste-t-il, tendre Ophélie, de ce qui fut naguère la volupté

Des hommes ? Des cheveux tombant sur tes os décharnés et

Des ongles trop longs, beaucoup trop longs pour écorcher la mort.

Dans ta prison de chêne résonnerait-il encore quelque murmure ?
Mais à quoi bon tant de regrets ? Dans l'ossuaire bien des voix
Se révoltent : je suis ! Et quoi donc si ce n'est même pas un souvenir ?
Des effacés, ratures sur la feuille du temps, des noms gravés
Dans l'impur de l'inerte, sacrilège la pierre dont on couvre
Les morts, l'absence est une malédiction.

Funèbre le chant du frère rongé d'insondables chagrins ; de lumière
La sœur penchée sur sa détresse, précieuse étoile dans cet immense
Obscur. Du buisson surgit la bête et plonge dans l'étang de douleurs,
Noire est la vase sous l'eau paisible quand glisse la barque dans le silence nocturne.

Oraison au bord de la rivière, ardente est la pitié quand de larmes
Inavouables s'épanche le lit de glace. Le buisson d'épines a dévoré
Sa Muse : qui d'une main fidèle épongera la sueur de son front ?
Sanglots dans la maison des pères, écho silencieux des ruines de
Son passé. Poussière des rêves qu'il croyait salutaires, poussière
Dont s'efface le temps des êtres impardonnés.

Cireux le père sous les draps de la mort, paupières soudées dans
Un ultime effroi et de sa bouche ouverte remonte la puanteur
D'existence inutile. Remord ! Les mouches ont envahi la scène,
Éteints les candélabres d'un souffle d'Erinye, enfouis les lourds

Secrets dans la cire du maudit, pierreux le regard de la mère rivié au moribond.

Muettes les prières interdites, figées les lèvres dont n'éclosent aucun
Mot, maudit le père épargné de regrets, au chœur des charbonneuses
Son oreille est absente. De marbre le cocher emportant la dépouille
Aux confins de la ville, de lenteur étirée le pas des suiveurs freinant
Le cortège de la mort, miroir de leur dernier voyage, mourir n'est jamais solitaire.

Eteint le chant du frère sur le bord du chemin, dans les yeux de la sœur
Il vit la folie de ses rêves. Lueur fragile d'une possible espérance,
Dans l'agonie du troupeau cheminant se détourne le regard et meurt
Un impossible chant aux lèvres closes de la malédiction.
S'en va le frère sur les chemins nocturnes qu'abreuve d'une lueur pâle
Le reflet de la lune sur l'eau sombre de sa propre souffrance et dans
La vase profonde croupit la bête.

Ah les crapauds au regard étoilé, pêcheurs d'astres de feu sur les bords
Du ruisseau, lumière figée dans le vitrail quand s'écoule sans destin l'eau
Sombre de la vie, reflet du firmament étendu sur la terre, linceul déposé
Par la nuit sur les âmes endormies, étoiles déchues capturées de laideur,
Rugosité d'un monde dans sa peau de poison, noyées les étoiles
Éphémères dans l'étang de douleurs, vision nocturne de détresses
Indomptables quand la beauté se confond dans l'horreur.

Et frissonnantes les mains posées sur la pierre froide, vieillesse
D'un monde sans vie, inertie de la tombe aux os blanchis et visages
Pourrissants, communauté funeste des néants de l'histoire, demeure
Fatale de la ville étourdie sous le fardeau des rêves. Folie ! Les mains
Osseuses s'accrochent aux dernières illusions, crochus les doigts posés
Sur le cercueil de chêne, emporte le dernier mort aux pieds d'un horizon fuyant.
Vénérable la légende de la source bleue, chant du frère dans le silence
De nuit, d'azur le voile céleste quand s'échouent les étoiles sur
Une terre ingrate, de pourriture les fruits tombés de l'arbre agonisant
Dans le jardin d'Eden. Et nus les premiers hommes sous le regard
Du dieu vengeur, impudique le savoir qui déshabille, de pierre le jardin
De la sœur quand fut mangé le fruit, rampant la vipère du mensonge,
Saignant la faute au plus profond des âmes, enfuie du divin la pitié consolante.

Et au buisson d'épines chante la sœur, nostalgie de ce qui fut perdu,
Emporté par le serpent qui glisse errant sur l'eau trouble de la
Malédiction. De cris le chant du frère aux profondeurs nocturnes,
Déchu un ange blessé d'épines, d'argent les poissons dans l'eau
De source et les doigts de la sœur, de sang le voile de l'innocence
Nageant aux eaux de la détresse : dans un étang d'étoiles un enfant s'est pendu.

Ah ce château in habité, dernière demeure des dieux figés dans la pierre,
Suspendus dans ce jardin entre la faute et l'origine, de poussières les vieilles
Croyances, témoins pétrifiés de nos errances ; le vent a déchiré les voiles

Et des dieux oubliés ne demeure que la pierre en sa brutalité.

Abandonnés le parc et son château, souvenirs jaunis d'un ballet

De cygnes et murs tremblants aux assauts de l'orage.

Endeuillés les Célestes abandonnés des hommes, tristement penchés

Sur nos dérives mortifères dans le refuge des rêves, impitoyables

La faute, la chute et la désolation, de ruines le jardin où furent vécues

Des années oubliées, vieillards osseux sous des arbres effondrés,

Infertile l'arbre de vie dont ont pourri les derniers dons, éphémères

Les humaines arrogances et la lumière des anges abreuvés

Au Céleste, d'absence nos lendemains aux dieux perdus, d'effroi l

A sentence du dernier jour au pied de l'arbre du savoir, de boue

Aux humaines décadences le sacré des premiers jours, trop

Humaine la puanteur divine ne cherchant dieu qu'un insensé,

Muet le ciel de ses promesses d'un autre temps, de silence

Le divin étendu sous la pierre dans une terre sans pitié.

Dans le miroir des dieux éteints et les frissons d'un choral d'orgues

Un visage s'est brisé, un homme s'est consumé, la lumière s'est noyée

Dans un flot de douleurs. Loups flamboyants aux crocs de la terreur,

Enfuis dans des cavernes humides et sombres où nulle vie ne descend,

Mendiants de pain et voleurs d'âmes, dans la pénombre de la roche figé

Le visage de la mère au blanc reflet de la dérive assassine d'un humain lassé de l'être.

Et de mort qui se jette dans la pénombre quand surgit le visage
De la sœur dans le bleu immaculé du crépuscule, printemps de l'âme
Offerte au sacrifice, aveugle le loup dans la pénombre de son refuge,
Méprisant impardonnable d'éphémère rédemption, au visage blanc
De la mère inconsolée reflet de la folie meurtrière dont s'est détruit
Le rêve, au ventre de la terre caché le terrifiant, semeur de mort quand
Lui revient le jour maudit de sa génération.

De larmes le visage de la sœur dans le jardin fané, plaintif son regard
Meurtri de guerres, de sang le voile sur ses épaules, muettes ses lèvres
Cousues par l'infamie. Résonne le chant du frère dans le désert nocturne,
Douceur d'un autre monde, étranger à la terre aux épines criminelles,
Lacérés les pieds de la sœur sur les chemins de pierres, d'aubépine et
De sang ses cheveux d'or livrés aux loups de feu, sous l'eau calme
Dans la vase attend la bête...

Ah quand il s'est écroulé, la bouche de pierres, dans le jardin comblé d'étoiles,
Quand s'est jetée sur lui l'ombre du meurtrier. Muets les hommes quand
Ils s'effondrent sous un jardin d'étoile, il n'est pas mot pour la folie,
Cris d'épouvante aux cœurs blessés, pleurent les étoiles du don de
Leur clarté quand s'en saisit le monstre pour éclairer sa proie, reflets
Pâlis du ciel nocturne dans le regard vitreux des victimes égorgées,
De sang la terre abreuvée de cadavres, blanchi l'enfant qui agonise,
De râles les derniers souffles quand fuyante est la vie, le monde

Humain s'offre à son pourrissement, fracas des os brisés sous le
Tranchant des lames, éventrés les corps recueillis par le champ,
Tendues les mains dans un dernier espoir.

Ténébreux l'orage du meurtrier quand il foudroie le monde de ses
Flèches de lumière, surgit dès l'aube la nuit du monde, les morts
Se suivent et se ressemblent, bâtés d'une même terreur, abreuvés
De colère puisée à la source du mal, harmonie des cris dans la souffrance
Insupportable, à tous la faux d'une mort intransigeante, sombrent
Les morts sur la pierre froide et privée d'âme, soupirs d'enfants
Au chevet de leurs pères prisonniers de l'impur, larmes de mères
Sur les cercueils des fils, un sol de sang lavé de quelques pleurs.

Et voici qu'il se noie dans l'eau stagnante des marécages, cimetière
De mille égouts charriant toutes nos misères, ruisseaux nauséabonds
De nos secrets inavouables. Colère divine sur ses épaules d'acier, il plie
L'échine pour éviter des dieux l'impossible courroux ; s'il est divin
Pleurant sur nos dérives immondes, il n'est souci pour l'homme
De s'accabler de peurs, bien des crimes en leur nom ont tari
Les divins du poids de leur fureur.

Dans la tempête humaine s'agitent bouleaux et chênes, tremblants
Aux airs glacés du souffle de folie ; la faune s'habille de sombre et
Fuit les sentiers ténébreux des chasseurs affamés, toute vie devient

Mort quand ne résonne, au jour venant, que la folie des hommes.
Et du buisson d'épines s'échappent quelques sanglots, gémit la sœur
D'autant de cruautés, d'assassins de l'errance sur une terre désolée.
Sur le bord du ruisseau échappé de la source chante le frère,
Mots étouffés dans le bruit des canons et s'échoue dans l'immense obscur
La plainte de la sœur.

Automne ! Larmes d'un été pourrissant dans l'infâme, croupissant
Sans la vase noire, sous l'étang aux étoiles, la bête s'est éveillée, haine
Dévorant le cœur quand l'ami, jouissance, immole au jardin viride
Encore l'enfant radieux. Ténébreux le frère quand il voit mourir
Dans les yeux de la sœur la lumière innocente.

Horreur à Des fleurs en berne baignées de sang, pourpres, surgit la mort,
Osseuse et maléfique. Sur l'autel noir le pain saignant se change en pierre,
Sabbat des endeuillés dans le silence du père, muette la mère dans
La chambre obscure, pierreuse le regard de la sœur, statues des dieux
En ruines dans le jardin du vieux château inhabité, éteints les rêves d'enfant
Dans la maison des pères.

Nocturne ! Sombres les tours qui épousaient le ciel, grises et de silence
Les cloches suspendues au ciel tombant, colère des dieux aux éclairs
Jaillissant, de poussière les murs ébranlés par l'orage, ombres de la nuit

Pleurant, pierres, sur la mémoire du frère au pas meurtri sur le chemin
D'épines, effeuillé le rameau de la colombe, pesant, si lourde, la nuit
Pliant l'échine du solitaire, tremblant les arbres au vent maudit,
Taché de sang le voile de l'ange arraché au buisson, froids les doigts
Caressant l'aubépine, morts les poissons d'argent dans les eaux
De la source, saignant le cœur du frère prisonnier des mensonges,
Funeste le chant sur ses lèvres de pierre soudées par l'innommable.

Le mal ! Métamorphose du fruit tombé et pourrissant sur l'herbe
Jaune du jardin automnal, douleur aux épines de la ronce, asséché
Le sureau, cadavre suspendu sur le jardin d'étoiles, captif le merle
Qui enchantait jadis l'enfance abandonnée, décomposés les sourires
Aux cheveux d'or, suspendu le temps sur ce jardin aux promesses
Fleurissantes, étouffées les roses dans l'ombre des chardons.

Mutisme ! De la sœur au chant du frère sur le chemin nocturne,
De cristal son regard quand il se brise en larmes, dans les yeux
Du crapaud admirant l'étoile captive, froide la pierre sur la rive
Du ruisseau quand s'y confond l'ami aux mains tremblantes
Écrasé sous la faute et puis chemine, loup baveux et flamboyant,
Sur le chemin de ses crimes. Meurtrie l'errante en sa mémoire salie,
Sur lui son sang, au frère d'en porter la souffrance.

Paix ! Dans la vase de l'étang s'est rendormie la bête, psaume
Le chant du frère dans le silence profond de la nuit salutaire,
En chœur les alouettes au bord du champ pierreux, sourire mélancolique
Au visage de la sœur, au bien-aimé les cheveux d'or :
« Vie est mort, et mort est aussi une vie »...

FAUST

Il voulait tout savoir, parler avec les dieux, exhumer
Les anciens, briser le cœur de l'homme pour en goûter
Le sang, prendre le ciel dans ses mains, avaler des étoiles,
Mais on n'en peut tant qu'en payant le bon prix, le prix
De l'âme offerte en garantie au maître des enfers. Il a
Voyagé, beaucoup, dans l'espace et dans le temps, et puis
Un jour son pas s'est arrêté sur les lèvres de Marguerite,
Et ils se sont aimés, sans compter le jour de trop car un
Enfant est né de l'effusion, alors il est parti car il ne voulait
Pas d'enfant, tout connaître seulement, même l'amour.
Marguerite abandonnée, désespérée de voir s'enfuir l'amant,
Assassina l'enfant et c'est dans une prison froide et humide
Que l'amour s'est gravé, cruellement, dans sa mémoire. Au
Sabbat des sorcières il crut apercevoir sa bien-aimée, belle,
Aussi blanche que la lune, une lumière douce qui lui tendait
Ses bras. Le temps était venu qu'il s'acquitte de sa dette, le

Diable ne fait jamais de concession, aussi, avant de s'en aller,
Maudit, damné, il voulut revoir une dernière fois celle qu'il avait
Aimée et elle lui pardonna sa fuite. Peu après elle mourut au
Gibet de la ville mais lui ne s'en alla jamais et parfois si je le croise,
Je souris en pensant qu'il est un oublié, que les dieux
Ne veulent pas de ce qu'on prit à Satan.

DE-MESURE

Il n'y a que les aveugles qui sont crédules, lumière est cécité du
Monde et ils ignorent, les hommes, ce qu'ils ne peuvent savoir,
Ce qui est sans mesure, ce qui sous la main jamais ne se dépose,
Le monde fuyant sous nos regards et qu'on ne voit jamais car le
Regard bien souvent est masque sur la vue. Or les humains sont
Arpenteurs de tout ce qu'ils parcourent, de toutes choses l'œil
Est mesure, calcul et dimensions, ne lui échappe que l'horizon
Qui recule, insaisissable, quand on l'approche, limite à l'infini
De tout ce qui s'ordonne sur la droite de nos raisons ; le monde,
Croit-on, est un chapelet d'abscisses, sans ordonnées car privé de
Destin, éternel présent du tout donné dans le miroir des illusions.
Car il est autre, celui qu'on ne peut voir dans la morsure des yeux,
Un ailleurs pour les aveugles quand ils ignorent le sol qui chemine
Sous leurs pieds, un rêve, rapportent les mécréants, une douce
Consolation pour celui dont s'égare dans l'invisible ce qui lui est si proche

Et qu'il projette dans le lointain, visage du monde s'étirant sous nos
Pas, tunique sans coutures et plénitude du dire, faussaires de qui
Jamais se lisse, le déchiré, le fragmenté, un monde percé d'abîmes,
Et puis les mots se taisent, s'échouent sur ce qu'on ne peut dire,
Et avec eux s'en vont toutes les mesures, tous les calculs, le sous-
La-main du monde, et l'homme vacille et puis s'écrase sous l'étendue
De tout ce qu'il ignore, le visage dans la boue, les mains déchirées
Par les pierres, le front saignant enfin de ce qu'il ignorait, couché
Sur la terre dense et froide un homme a découvert le monde.

NOCES DE POUSSIÈRE

Vacillante et fragile la lumière dans les plis du nocturne,
Inertes et tombants les bras des arbres sombres, courbés
Sous le poids d'un ciel privé d'étoiles, pierreux le chemin
Glissant dans les draps de l'obscur, de feu les cheveux de la
Sœur et visage maculé de sang et larmes poussiéreuses,
De silence l'oiseau de nuit quand la Bête a surgi de l'étang
Noir et tremblante la voix de l'ange en son buisson d'épines,
Dépouillé l'enfant recueilli sur le rocher mousseux et dans
Ses yeux le regard cruel de la folie qui assassine, Mal !
Mais à l'ombre d'un sureau, sourit dans le matin du jardin
Viride la proie du fou maudit, un papillon a épousé la rose,
Et dans la rosée cristalline nous revient la mémoire des étoiles échouées.

Une averse de pétales a recouvert les noces, jeunes amants enlacés,
Vaillantes les cloches, quand elles résonnent au sommet du village,
Les aînés se regardent, de joie et de tristesse, en s'accrochant des mains ;
Enchaînés par leurs yeux, qui les trainent vers demain, époux,
Ils reviendront plus tard, portés par leurs enfants, une pluie
De larmes saluera leur partance ; existence éphémère quand
On la vit à deux, une moitié pour chacun, que grignote la marmaille,
Et use le temps perdu à glaner quelques sous, qu'on dépense
Sans les voir aux étales du mérite, la vie est assassine d'ainsi
Nous abuser à troquer de misère ce qu'on lui doit donner :
Si peu valent la souffrance et les peines endurées quand sur
Le bois de chêne une croix nous fait promesse de reposer en paix.

RESSAC

Les mots frappent les rochers comme des vagues d'insolence,
Ensuite ils se replient sur leur propre silence, une mer de phrases
Qui se retire, ne laissant sur la pierre qu'un peu de leur passage,
Algues baveuses, quelques lambeaux d'écailles, des friandises pour
Les pieux goélands, et le rocher, humide encore, a gardé ses énigmes,
Un écueil défiant toute raison, toute foi et les enchantements, la traite
Des mots ne laisse qu'un baquet vide, et tout au fond, à peine sensible,
Sans habits, sans présence, résonne le vide de ce qui fut langage.

Dans ce silence des mots s'entend la plage qui ricane aux efforts inutiles
De la mer qui s'éloigne et n'emporte en ses mains que sa propre défaite.
[Inachevé...]

LE DECLIN D'ESPRIT

Inspiré par « Crépuscule spirituel » de Georg Trakl

Crépuscule ! Silencieux mon pas s'allonge sur le chemin
De pierres, à l'orée des premiers arbres un gibier sombre,
Fuyant dans le nocturne, effacé par la nuit qui nous étreint,
Le vent du soir, mutisme, se heurte à la colline, et puis s'efface,
Évanoui dans la roche, froide, impénétrable, mémoire d'un
Autre temps, peut être, mousseux comme une pierre antique,
D'épines le buisson où s'est cachée la bête, dissipé le bleu
Des soirs paisibles, silence de mort dans la forêt, plus pesant
Que toutes les pierres tombales, taciturnes les arbres, nulle présence.

Le merle, plaintif, a refermé son bec, dans son gosier la mélodie
Qui berce les aurores, et les flûtes de l'automne, que ne porte
Aucun vent, se taisent à l'ombre des roseaux, figé le monde dans
Les bras de la nuit, étouffé par l'obscur qui alourdit le ciel,
Au sol le firmament quand se taisent les étoiles, déchiré le ciel
Répandu sur la terre, fragments perdus dans la poussière,
Des larmes asséchées par les cendres d'un foyer qui s'éteint,

Creuses les pensées de l'errant, la nuit profonde a rongé tous
Ses mots, soudé ses lèvres des fils, invisibles, de la ruine de ce
Que fut le monde hier encore, le non-là silencieux du rien.

Et sur sa barque, un nuage noir, il traverse l'étang où s'est noyé
Le ciel, couvertes d'étoiles les eaux nocturnes et par-dessous
La Bête, qui croupit dans la vase, guettant la vie comme d'autres
Veillent un mort, lumière vacillante d'un cierge qui s'épanche
Sur le visage du mort, cireux, plus tendu que les fils d'une harpe,
Aussi raide qu'un bois tombé de l'arbre qui s'écroule, foudroyé,
Et lui, plus défait que l'ivresse, corps flottant sur l'ondée, sans but,
Porté par le silence jusqu'au bord de sa chute, abîme de son instant,
Son âme au bord des lèvres avides de tout son, de toute parole, de
Toute pensée, il tourne en ronds son destin sur les eaux noires.

Tandis qu'il sombre, vaincu par son néant, résonne la voix blanche,
Lunaire de la sœur, un murmure qui défie le silence de cette obscurité,
L'Esprit, capturé par la nuit, voudrait l'entendre, se laisser emporter
Par cette lumière fragile, voguer sur l'eau profonde vers un demain plus
Clair, un ailleurs de cette terre qui fit de lui un étranger, inhabitable,
Aussi il se redresse et de ses bras, tendus, il agite ses rames, il
Fend les eaux du poids de son espoir, suspendu à l'horizon, héritier
De ses rêves, mais l'horizon recule, toujours plus loin, au-delà

De ses larmes et de ses songes, ce qu'il n'a fait qu'attendre, mais
Sa fatigue est vaine, cet étang où il navigue n'a pas de rives où accoster.

CRÉPUSCULE

Quand le soir nous revient enfin, que lentement tout s'obscurcit
Sous l'étoffe dense du ciel, les cloches silencieuses de l'église Saint-Martin
Cessent leur plainte monotone, se taisent, comme si elles-mêmes s'étaient
Retirées du monde, muettes dans la nuit qui s'étend, et toute couleur s'éteint,
S'efface, ne reste que cette grisaille froide, impassible, où chaque être,
Suspendu, se tient immobile, prisonnier d'une indifférence profonde.

Plus rien ne se distingue clairement : tout s'efface, se dissout dans
Le vague grand « on » indistinct, et la foule devient un nocturne immense
Où chacun s'abolit, se perd dans l'ombre, oubliant jusqu'à son propre nom,
Son souffle, sa propre essence, car quand la lumière s'enfuit, le souffle
De l'Esprit s'évade lui aussi, se dérobe, part pour un ailleurs que la nuit
Seule peut embrasser, vaste et silencieux.

Il n'est pas d'Esprit propre à la multitude anonyme, pas d'âme
Individuelle dans la foule, la nuit est absence même de ce que le jour
Prétend rendre visible, tangible, certain, et rien ne se perçoit plus, rien
Qui puisse briser les habitudes familières, les portraits du quotidien,
Coupons ou innocents, qui s'effacent sous ce voile noir, jusqu'à ce que

Le visage du monde se dissout et devienne l'énigme de l'oubli.

Qui peut dire ce que l'on est dans cette nuit où la vue se ferme,
quand l'âme se trouve face à face avec son propre néant,
épreuve suprême du grand artiste ou folie immense de l'Enchanteur
Qui ose affronter le noir ? Car la nuit est mensongère pour celui qui
Craint le noir, cruel piège pour l'âme tremblante, sacrifiant à sa profondeur
Insondable le courage d'explorer l'inconnu.

Que reste-t-il à savoir de ce qui se cache dans l'aveuglement du soir,
cet obscur châtiment que le crépuscule nous inflige sans pitié ?
On se fait opinion, illusion, dans ces ombres croisées qui traversent la nuit,
mais les étoiles, moqueuses et secrètes, rient de nos faux pas,
de nos pas incertains qui trébuchent sur les débris éclatés du monde ancien.

Chaque étoile semble abriter un secret, une malice qui aime faire choir,
dans l'ombre la plus profonde, ceux qui s'aventurent sans prudence,
les audacieux qui s'ignorent privés du savoir, car leur vue s'est perdue dans la nuit,
privée d'un éclat, d'une vérité que seule la patience peut révéler,
et que l'âme ne peut que deviner, tapi dans l'ombre immense.

La nuit demeure un secret opaque, un mystère que la raison ne peut
Atteindre, un impossible à voir, que seule la pensée effleure,
Non pas une hypothèse fragile, mais une intuition profonde,

Que dans le cœur de cette obscurité immense, un Être est désigné,
Existe en silence, plus vaste que la lumière qui nous aveugle.

La lumière que l'on regarde ne peut jamais rien nous dévoiler,
La nuit que l'on observe ne peut jamais rien nous cacher,
C'est donc à l'obscurité même qu'il faut poser nos questions,
Lui seul peut répondre de ce qui demeure en retrait, caché,
Ce que le regard ne peut atteindre, ce qui fuit le présent et ses évidences.

Chaque nuit est le lent déclin d'un excès de lumière aveuglante,
Du soleil qui s'efface doucement, qui disparaît en emportant avec lui son éclat,
Mais elle conserve le présent, ce qu'il a fait paraître, ce qu'on a cru comprendre,
Et quand le jour s'en va, tout se révèle autrement, différemment,
Ce qui semblait dispersé dans le jour se rassemble dans l'ombre protectrice du soir.

Alors ce qui est vrai vient-il de ce qui semble exister,
Ou bien de ce qui, dès le crépuscule, s'évanouit dans l'invisible ?
Ce qui s'éloigne au cœur du jour se rassemble et s'épaissit dans la nuit,
Et le couturier du soir, patient et silencieux, renouvelle le tissu décousu du réel,
Tissant entre ombres et lumières le sens caché que le jour nous refuse.

L'obscurité nous parle de la simplicité,
De ce qui est un Même, cette unité profonde que partage tout être,

La nuit éclaire ce qui demeure en nous caché,
Et avec le crépuscule, le jour s'apprend sage, humble devant l'invisible.

On craint la nuit parce qu'elle est un miroir,
Le reflet exact de chaque être isolé,
Ce qui nous semble autre, étranger,
Mais qui, dans la pénombre, retrouve son lien,
Renoue sa parenté oubliée dans le tumulte du jour.

La nuit est fraternelle, ce lien invisible d'une famille secrète,
Où chacun retrouve sa place à la grande table de l'Être,
La nuit est la clairière obscure où l'on reçoit ce qui manque au paraître,
Le pli secret, le retrait discret d'une lumière absente,
Ce que le jour ne peut ni voir ni nommer.

Le soleil, lui, se fait taiseux,
Gardien des mystères enfouis,
Celui qui cache ce qui se dissimule dans ses plis,
Ce qui s'éveille seulement à la tombée du soir,
Dans la tanière obscure où se réfugie le silence.

Et tout ce que dévoilent les brumes d'un soir qui tombe,
Le chemin de campagne, éternel, immobile, qui jamais ne s'endort,
Nous confie ses secrets, au pied d'un vieux chêne vaillant,

Où naît la vie même, l'essence d'un être enraciné,
Qui pousse vers la lumière, ombre protectrice de notre misère.

Le jour révèle la nuit, dévoile à l'aurore
Le labeur caché de la vie qui s'affermit,
Quand une rosée d'étoiles, caresse délicate sur ce qui semblait mort,
Offre le don fragile et lumineux du renouveau,
Car la nuit est un printemps secret, éternel et renouvelé.

LE MUTISME DE LA BÊTE

Un cri fracturé déchire la nuit, fissure sourde au creux du sommeil
Et dans les ruelles sans mémoire, le vent s'engouffre, animal errant
Aux poumons d'ombre. Au-delà des branches brisées, là où le bleu
Du printemps hésite, une lueur vacille, fragile comme un souffle
Entre deux battements de cœur. Rosée pourpre, sang noirci d'une
Nuit trop lourde, perlée sur la terre qui rêve encore, tandis que les
Étoiles se retirent, lentes chandelles qui s'éteignent dans un temple abandonné.

La rivière, miroir fragile, s'habille d'un vert incertain, tremble d'argent ;
Les allées anciennes, floues, ne savent plus à quel regard s'offrir.
Les clochers, silhouettes d'oubli, brillent d'une lumière ancienne,

Reliques d'une âme suspendue aux marges du silence. Dans cette dérive
Immobile, la barque glisse, ivresse sourde, portée par le chant sourd
Du merle qui pleure l'innocence perdue. Et la rose, douce entaille,
S'ouvre enfin, soupir qui consent à naître sous la pâle caresse de l'aube.

Tout vibre comme une fête muette, un souffle à peine audible dans
Le murmure des eaux, union secrète et fragile entre lumière effleurée
Et ombre à peine éveillée. Le pré humide respire, s'étire en ombres
Tremblantes, silhouette d'un monde encore à genoux, priant dans
L'aube hésitante. Un pas furtif glisse sans bruit, animal invisible,
Messager discret d'un mystère suspendu.

Feuilles vertes, rameaux en fleurs s'inclinent comme pour caresser
Un front de cristal, reflet peut-être de l'âme dépouillée, lavée par
Un silence sacré. Et la barque, fragile balancement, oscille toujours
Entre deux mondes, légère, incertaine, danseuse de l'entre-deux,
Porteuse d'espérance vacillante.

Là-haut, le soleil sonne, clair et doux, à travers des nuages de rose,
Une cloche lointaine qui réveille la colline endormie sous son

Manteau de brume. Dans ce paysage en germination, l'éternité s'ouvre,
Immense et muette, suspendue sous les sapins, silence solennel
Où veillent, immobiles, les ombres graves au bord de la rivière.
Rien ne parle mais tout chante.
Pureté ! Le mot s'élève, résonance double, comme un chant fragile
Arraché aux profondeurs de l'âme. Pureté, éclat qui défie la nuit.
Mais où sont passés les sentiers ténébreux, ceux où la mort
Murmurait jadis ses secrets ? Où s'est enfuie cette route minérale,
Tapis gris et muet d'un silence ancien ? Les roches sombres,
Autrefois dressées en tribunal d'ombres, se sont-elles dissoutes dans l'aube ?

Sœur, je t'ai trouvée au creux silencieux d'une clairière, isolée, secrète,
Là où même le vent retenait son souffle, comme pour ne pas troubler
L'instant. Midi s'étirait, plein et immobile, sans ombre ni fuite, et la bête,
Tapie dans l'ombre au bord du bois, semblait s'incliner devant ta présence.
Tu étais là, blanche et paisible, sous l'étreinte du vieux
Chêne sauvage, entourée des fleurs d'épine, étincelantes d'argent,
Comme choisies par une lumière ancienne, profonde, essentielle.

Ce moment, sœur, était un puissant mourir, non pas dans la douleur,

Mais dans l'extase d'un ravissement silencieux, une flamme qui
Chantait doucement au creux du cœur, ce chant rare et fragile
Où l'âme, peut-être, touche à la vérité du monde. Les eaux
S'assombrissent, désormais enveloppant d'un miroitement
Inquiet les jeux lents, gracieux, presque funambulesques,
Des poissons dans l'ombre. Ce qui jadis brillait d'une fraîcheur enfantine,
Éclat pur et naïf, glisse doucement vers une profondeur muette,
Comme si le temps étirait son voile sur la surface du monde.

C'est l'heure du deuil, mais un deuil sans éclat, sans larmes visibles,
Seulement ce silence dense, épais, qui semble soulever la terre
En son secret intérieur, où tout se tait pour écouter la vérité cachée.
Le soleil s'assombrit lui aussi, ne réchauffe plus la peau mais
Contemple d'un regard taciturne, un regard qui pèse, qui sait,
Et qui garde la mémoire des ombres.

Et dans cette lumière déclinante, l'âme enfin comprend ce qu'elle
Pressentait : elle n'est pas d'ic, étrangère au pays, exilée, errante,
Comme déposée sans voix sur cette terre qui ne l'attend pas, une
Errance mystique qui n'est ni haine ni fuite, mais voile grave,

Doux et profond, recouvrant la vérité afin que sa brûlure

Ne consume pas trop vite.

Un bleu profond, lourd, suspend son voile sur la forêt meurtrie,

Non plus ce bleu clair et rieur des promesses printanières,

Mais un azur de cendre, étendu comme un linceul funèbre

Sur les cimes brisées, silencieuses témoins d'un passé déchiré.

Au loin, dans le village replié comme un secret au creux de la vallée,

S'élève le son grave, long et lent, d'une cloche. Elle ne pleure pas,

Non, elle veille, gardienne d'un passage invisible, marquant, pas à pas,

L'inéluctable. Un cortège de paix sans mots, sans larmes, sans cris,

Une procession d'ombres glissant dans le silence.

Le monde retient son souffle, suspendu dans cette attente profonde,

Et là, fidèle et discret, le myrte fleurit sous les paupières closes du mort,

Gardien secret de la douceur. Ni effroi, ni horreur, seulement une paix

Étrange et froide, venue d'ailleurs, d'un ailleurs où même la mort,

Pour un instant, se souvient encore de la tendresse.

Les eaux murmurent, doucement, dans le lent déclin de l'après-midi,
Comme un souffle apaisé, une caresse portée aux pierres, qui s'attarde
Et se glisse dans les plis secrets du temps. La friche s'étire, sauvage
Et vivante, verdit d'un vert plus sombre, presque secret, sur la rive
Calme où s'enlacent ombre et lumière, un fragile équilibre suspendu,
Fragile comme un rêve.

Un vent rose se lève, porteur de douceur, de promesses incertaines,
D'espérance timide, et sur la colline du soir, au cœur de l'ombre
Grandissante, s'élève le chant du frère, doux, mélancolique, vibrant.
Ce chant, fil ténu entre la terre et le ciel, entre la nuit qui tombe et
L'aube qui s'annonce, entre la mort qui ferme les paupières et la vie
Qui murmure encore dans le souffle du vent, est la voix du printemps
De l'âme, cette lumière obscure qui jamais ne s'éteint tout à fait.